

FEUILLETS
ÉCONOMIE POLITIQUE MODERNE
Série dirigée par Ludovic Frobert et Muriel Dal-Pont

La réflexion économique est aujourd’hui fréquemment accusée d’autisme. Manière de dire, paradoxalement, qu’elle ne commerce plus avec le monde et demeure fermée à la pluralité, prisonnière d’options trop étriquées. Jugement trop abrupt. En réalité, l’économie a le plus souvent assumé sa fonction de discipline ancillaire et participé à l’élaboration du bien commun et à la vie de la cité. Pour cela, elle a nécessairement multiplié les angles d’approche et su faire varier ses options tant théoriques que méthodologiques. La discipline y a le plus souvent gagné en échanges, discussions et autres débats féconds.

Cela demeure vrai y compris pour la réflexion contemporaine. Les Feuilles d’économie politique moderne proposent des monographies courtes sur certaines figures marquantes de l’économie au xx^e siècle. Cette collection se propose de convaincre le public de la nature morale et politique de l’investigation économique ainsi que de la variété des outils dont dispose l’économiste pour mener à bien son travail.

FEUILLETS
ÉCONOMIE POLITIQUE MODERNE

Lise Arena

Edith Penrose et la croissance des entreprises

suivi de

Limites à la croissance
et à la taille des entreprises

d'Edith Penrose

ENS ÉDITIONS
2013

Éléments de catalogage avant publication

Edith Penrose et la croissance des entreprises / Lise Arena; suivi de Limites à la croissance et à la taille des entreprises / Edith Penrose. – Lyon : ENS Éditions, 2013.

104 p. - couv. ill. en coul. ; 22 cm.

(Feuillets, ISSN 1254-9878)

Bibliogr. : p. 91-97. Notes bibliogr. Index

Graphisme de couverture :

Corinne Rambaud, ENS Éditions

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon. Les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective sont interdites.

© ENS ÉDITIONS 2013

École normale supérieure de Lyon

15 Parvis René Descartes

BP 7000

69342 Lyon cedex 07

ISBN 978-2-84788-456-2

The more interesting question, to me, is whether there is anything in the nature of the economic institution we call a firm that induces growth, makes it possible, yet limits the rate of growth. This is the problem I want to discuss here : the internal incentives to and limits on growth - a theory of the growth of firms that does not relate to fortuitous external events.

(Penrose, 1955, p. 532)

Je souhaiterais remercier ici toutes les personnes qui ont contribué à la conception et à la publication de cet ouvrage. Un grand merci, d'abord, à Muriel Dal-Pont et à Ludovic Frobert qui m'ont proposé de soumettre ce travail à ENS Éditions. Je tiens aussi à remercier tout particulièrement les trois rapporteurs qui ont su m'apporter des remarques constructives et intéressantes. Enfin, un grand merci à Jane Humphries et à Michael Best pour m'avoir conduite à m'intéresser à l'œuvre et à la vie d'Edith Penrose lors de mes études de master.

Introduction et éléments biographiques

DANS UN article publié en mai 1966, Kenneth Boulding, remarquait que les économistes « obsédés par les modèles mécaniques, les ratios capital-revenus, et par les tableaux input-output », étaient peu enclins à étudier les processus d'apprentissage dynamique qui constituent le facteur clé de développement des firmes. Boulding rappelait qu'après Adam Smith, c'est-à-dire depuis deux cents ans, les économistes avaient peu avancé en cette matière. Les théories économiques se sont, en effet, intéressées relativement tardivement à la firme, à son existence et à sa croissance. Il faut attendre les années 1930 et la *Cost Controversy* pour voir apparaître l'un des premiers débats sur la théorie de la firme *per se*¹. Avant ces premières avancées théoriques, la firme était simplement vue comme un outil, représentée le plus souvent par une fonction de production ou une courbe de coût. L'étude de l'organisation de l'entreprise n'est nullement nécessaire dans cette approche, c'est le fonctionnement du marché qui importe davantage en tant que tel. Depuis les années 1930, de nombreuses théories ont commencé à s'intéresser au contenu de la « boîte noire » que constituait la firme jusqu'alors, à expliquer son existence et à décomposer sa fonction de production en interactions plus complexes. C'est, en revanche, dans les années 1970 que les efforts des économistes et des spécialistes des sciences de gestion à ce sujet se sont

1 Ces débats publiés dans l'*Economic Journal* exemplifient le passage de la théorie de la valeur aux prémisses d'une théorie de la firme. Essentiellement, ces échanges entre différents économistes britanniques questionnent la signification théorique de l'héritage laissé par Alfred Marshall et notamment ses travaux sur la firme et l'industrie exposés dans son ouvrage *Principles of Economics* (1920). Pour plus de détails sur ces premiers débats sur le concept de firme, le lecteur intéressé pourra se reporter à Clapham (1922), Pigou et Robertson (1924), Sraffa (1926), Pigou (1928).

multipliés de manière plus systématique et que les théories de la firme fondées sur des approches dynamiques se sont développées (Alchian et Demsetz 1972 ; Williamson 1975). Ces avancées théoriques sont largement dues à des travaux antérieurs, qui, peu reconnus à leur époque, ont su être appréciés dans ce nouveau contexte de recherche, comme ceux de Ronald Coase, George Richardson, ou Edith Penrose. Ce renouveau des années 1980 a entraîné jusqu'à aujourd'hui une véritable hyperinflation des approches, des ouvrages et des articles qui s'intéressent à la firme. De nouvelles problématiques émergent alors et l'entreprise devient vraiment l'un des domaines principaux de recherche en économie. En ce sens, la théorie de la firme tend à se transformer de plus en plus en une véritable économie de la firme. Ses différentes dimensions font l'objet de recherches toujours plus spécialisées : nature des contrats au sein de l'entreprise et entre entreprises, droits de propriété, frontières de la firme, ou encore gouvernance, pour ne citer que les mieux connues. En ce sens, l'une des questions importantes qui retiennent l'attention consiste à comprendre comment les firmes se développent et comment elles peuvent, ainsi, accentuer le rythme et la permanence de leur croissance. Cette approche ne se constitue pas à partir d'une explication de la croissance régulière et harmonieuse des entreprises, un peu à l'instar de ce qu'était la théorie macroéconomique de la croissance équilibrée à la Solow. L'idée de base est plutôt de mieux comprendre les processus réels de croissance complexe et endogène de la firme, qui supposent la prise en compte de possibles chocs exogènes et d'une dynamique interne souvent irrégulière.

Dans cette perspective, les travaux d'Edith Penrose sont souvent cités comme fondamentaux à ces développements théoriques. Si ces travaux sont très souvent associés voire parfois réduits à son célèbre ouvrage *The Theory of the Growth of the Firm* (1959), la contribution de l'auteure au champ du management stratégique et de l'économie de la firme n'en est pas moins considérable. Edith Penrose est sans doute la première économiste à avoir essayé de montrer que la croissance de la firme ne résulte pas uniquement de changements de prix, de coûts et de l'étendue du marché. Selon l'auteure, il est essentiel de considérer la firme comme un ensemble disposant de ressources uniques qui sont le résultat de son expérience et de l'interaction de ses membres.

Cette vision particulière du développement des entreprises managériales était déjà centrale dans un article antérieur à son ouvrage de référence. C'est ainsi à partir de son article publié en 1955 dans l'*American Economic Review*, que nous proposons ici au lecteur de redécouvrir les premières idées penrosiennes sur la croissance des firmes. « Limits to

the Growth and Size of Firms » (1955) a suscité un intérêt moindre, mais contient toutefois les fondements les plus embryonnaires de la pensée de l'auteure. Deux raisons principales peuvent alimenter le choix de cet article, comme point central de notre réflexion.

La première, que nous avons évoquée plus tôt, est liée au caractère méconnu de cet article parmi les travaux sur la croissance des firmes. Si la théorie penrosienne de la firme a donné naissance à toute une série d'articles et de numéros spéciaux consacrés à son contenu, l'ouvrage de référence qui est le plus souvent fourni au lecteur est celui, plus connu, *The Theory of the Growth of the Firm*². Il semble donc intéressant de mieux comprendre si les premiers développements penrosiens sur le sujet présentaient des différences ou des éléments analytiques peu retenus au sein de la contribution de l'auteure.

La deuxième raison est que cet article constitue une réflexion représentative des travaux de Penrose sur la firme. En ce sens, nous ne souhaitons pas ici nous intéresser de trop près à une série de travaux publiés par l'auteure, tout à fait intéressants et qui peuvent, dans une certaine mesure, se comprendre comme complémentaires, mais qui portent toutefois davantage sur le domaine de l'économie internationale (Penrose 1950, 1951, 1959a, 1960b, 1973). À ce propos, le contexte de publication de l'article mérite qu'on lui porte une attention toute particulière. En effet, en 1955, à la date de parution de l'article, l'auteure était enseignante-chercheuse à l'université Johns Hopkins à Baltimore après avoir obtenu son diplôme de doctorat en économie quelques années auparavant sous la direction de Fritz Machlup (1902-1983). Ce dernier, étudiant à l'université de Vienne dans les années 1920, suit les enseignements de Friedrich von Wieser et de Ludwig von Mises. Il contribuera plus tard au développement de l'école autrichienne, fondée sur les principes de l'individualisme méthodologique et du subjectivisme, fédérés par des outils marginalistes. Sa vie académique est ponctuée par différentes positions dans des universités américaines avant une prise de fonctions à l'université Johns Hopkins en 1947 puis à l'université de Princeton en 1960, où il restera jusqu'à sa mort en 1983. Ses travaux scientifiques sont très variés, discutant, d'abord, de problèmes d'économie monétaire internationale (Machlup 1939, 1940), puis de méthodologie économique (1946, 1955, 1959, 1961) et de théorie de la firme (1937, 1967). Sa contribution à la théorie de la firme se développe

2 Le lecteur intéressé pourra se reporter notamment aux numéros spéciaux suivants : *Économie et sociétés*, 1999, n° 29 ; *Journal of Management Studies*, 2004, n° 41 ; *Managerial and Decision Economics*, 2005, n° 2.

sur des bases marginalistes ; l'auteur considérant que la théorie managériale de la firme (qui aboutit à maximiser une fonction d'utilité) n'est qu'une simple extension des analyses marginalistes fondées sur le processus logique de recherche d'un maximum (Machlup 1946). En outre, l'auteur s'attache à montrer que le concept de firme ne peut pas être identique dans une théorie générale des prix et dans une théorie du comportement de la firme (Lebraty 1974). En effet, dans un cadre d'analyse de concurrence pure et parfaite, la notion de firme permet d'expliquer les grandes tendances d'un système général et ne porte pas sur le comportement local d'entreprises particulières. Si Machlup admet donc l'existence d'une théorie *behavioriste* de la firme, celui-ci admet que le modèle de concurrence pure et parfaite n'est pas adapté à cette nouvelle réflexion sur la firme. L'auteur s'attachera donc à définir une nouvelle forme de concurrence, qui constituerait un cas réel plus fréquent (Machlup 1937, 1946). Quoiqu'il en soit, si Machlup admet l'existence d'une théorie managériale et behavioriste de la firme, il considère que le contenu de ces théories ne peut être utile qu'aux sciences du management et à quelques décideurs économiques ; le décideur public utilisant, quant à lui, la théorie marginaliste, plus pertinente pour comprendre les forces concurrentielles du marché. Ces éléments justifient probablement le fait que l'auteur soit qualifié d'économiste autrichien et d'auteur néo-classique.

Comme le notent, sans doute à juste titre, Perran Penrose et Christos Pitelis (2002, p. 19), le lien de Penrose avec Machlup est donc tout à fait paradoxal, dans la mesure où l'influence néo-classique de ce dernier a poussé davantage l'auteure à s'éloigner des chemins les plus traditionnels des études sur la firme et l'industrie. Les questionnements sur les orientations théoriques de l'auteure qui continuent à alimenter de nombreux débats (Rugman et Verbeke, 2004) pourraient ainsi, sans doute, être éclairés par l'analyse d'une de ses premières contributions sur le sujet.

Le choix de l'article a été largement favorisé par l'intérêt que suscitent son auteure, sa vie personnelle difficile, sa position académique et son histoire au sein des différentes institutions d'enseignement et de recherche dans lesquelles elle a évolué. Le caractère atypique de la vie d'Edith Penrose dans l'Amérique des années 1950 a ainsi fortement attiré notre attention. Edith Elura Tilton est née le 15 novembre 1914 à Los Angeles. Élève brillante au lycée de San Luis Obispo en Californie, elle est classée première de sa classe, ce qui lui permet d'être acceptée à l'université de Berkeley. À l'issue de son premier semestre, elle obtient une bourse d'études et commence à étudier les sciences économiques plus ou moins « par accident » (Penrose et Pitelis 2002, p. 17). Elle obtient, en 1936, une licence (BA) d'économie ;

mais ces années de succès académiques seront néanmoins suivies par une série de drames qui marqueront la vie, et sans doute l'œuvre, de l'auteure. En ce sens, son rôle de femme, la série d'événements, les voyages, les rencontres et les institutions qui ont ponctué sa vie expliquent en grande partie l'orientation intellectuelle et théorique de ses travaux et il semble donc très difficile de comprendre son œuvre sans y faire référence.

Après le décès de son premier mari (qu'elle avait épousé à l'âge de dix-huit ans), alors qu'elle est enceinte de quatre mois, elle devient l'assistante de recherche d'un de ses anciens professeurs, de vingt ans son aîné, Ernest Penrose, que son entourage avait pris l'habitude de surnommer « Pen ». Alors que la guerre s'annonce, Edith Tilton accompagne Pen à Genève et accepte un poste de chercheuse pour le département d'économie et de statistique de l'Organisation internationale du travail (OIT). C'est dans ce contexte, en 1940, que l'auteure rédige *Food Control in Great Britain*, son premier texte publié par l'OIT. La guerre enlève à Edith ses deux frères, Harvey et Jack, tous deux pilotes de l'armée de l'air américaine, qui disparaissent dans des circonstances dramatiques. En 1945, Edith épouse Pen et le couple s'installe à Princeton pour travailler pour la délégation américaine des Nations unies. Deux ans plus tard, le déplacement des Penrose à Baltimore marque un tournant dans la carrière académique de l'auteure, qui s'inscrit en master et obtient en 1951 son diplôme de docteur en économie de l'université Johns Hopkins sous la direction de Fritz Machlup (avec qui elle publie en 1950 dans le *Journal of Economic History* un article intitulé « The Patent Controversy in the Nineteenth Century »)³. Edith Penrose obtient ensuite un poste d'enseignante-chercheuse à Johns Hopkins, qu'elle conservera officiellement jusqu'en 1959.

Cette période passée au sein de l'université de Johns Hopkins est ponctuée par de nombreuses visites rendues dans des universités étrangères. Le climat politique et social de l'Amérique des années 1950 influencé par le sénateur McCarthy désillusionne quelque peu Pen qui obtient successivement des années sabbatiques à l'université nationale d'Australie à Canberra (1955), puis au University College of Arts and Sciences à Bagdad (1957-1959). C'est ainsi pendant ces séjours à Bagdad qu'Edith

3 À ce titre, il est intéressant de noter l'importance des travaux en économie internationale et plus particulièrement sur le thème des brevets dans la carrière scientifique de l'auteure (voir notamment Penrose 1951, 1956, 1959a, 1960b, 1973). Les réflexions menées sur les problèmes de brevets et, plus généralement, sur les questions de la propriété intellectuelle sont avant-gardistes pour l'époque et marquent une cohérence intéressante avec des développements modernes de la théorie évolutionniste et de l'économie de la connaissance.

Penrose développe son intérêt pour le monde arabe, l'industrie du pétrole et plus largement l'économie du développement. Ernest Penrose prenant sa retraite en 1960, ces intérêts intellectuels se voient ensuite renforcés, lors de visites successives au Moyen-Orient (université américaine de Beyrouth, université du Caire, mais aussi une série d'universités en Tanzanie et en Indonésie). En 1959, alors que *The Theory of the Growth of the Firm* n'était encore qu'à l'état de manuscrit, Edith Penrose échoue à un entretien d'embauche à l'université de Cambridge, auprès de laquelle elle avait candidaté pour obtenir un poste académique. Elle obtient pourtant une position à l'université de SOAS (School of Oriental and African Studies) à Londres, où elle demeurera professeure d'économie (spécialiste de l'Asie) de 1964 à 1978. Edith Penrose prend sa retraite en 1978 et accepte une proposition de l'INSEAD qui lui offre un poste de professeure et vice-doyenne. Il est dit qu'en 1978, alors que l'INSEAD lui demande de recommander quelqu'un pour un poste d'économie politique, elle se recommande elle-même, à la grande surprise de tous (Pitelis 2009). Ses enseignements s'adresseront principalement à des professionnels dans les programmes de MBA (Master of Business Administration) alors récemment importés des États-Unis. Pendant son séjour à l'INSEAD, Penrose n'enseigne pas l'économie de la firme mais parvient quand même à influencer les esprits de générations d'étudiants de MBA par son approche de l'analyse économique. Entre 1982 et 1984, elle occupera une position de responsable de la recherche et développement à l'INSEAD (Barsoux 2000). Elle restera à Fontainebleau jusqu'à la mort de son mari en 1984, lorsqu'elle décide de s'installer à Waterbeach, près de Cambridge (G.-B.) pour rejoindre ses fils.

Comme pour beaucoup d'économistes, la reconnaissance de son œuvre n'est intervenue que bien des années après sa publication. C'est pendant sa retraite qu'Edith Penrose reçut toute une série de propositions de chaires associées à plusieurs grandes universités américaines, britanniques et européennes. Près de cinquante ans après la publication de ses travaux sur la croissance des firmes, la contribution de l'auteure demeure une référence avec la particularité de n'appartenir à aucune école de pensée bien définie et de n'avoir aucun lien direct avec un maître théorique majeur.

Cet ouvrage décrit de manière successive le contexte dans lequel l'auteure écrit son article de 1955, sa contribution au champ du management stratégique à partir de son article de 1955, son célèbre débat à propos des analogies biologiques dans son analyse de la croissance des firmes et enfin son héritage et l'interprétation de son œuvre par la *Resource-Based View* qui constitue encore aujourd'hui un courant central du domaine des théories de la firme.